

TRAVAUX DU CENTRE DE RECHERCHES SÉMIOLOGIQUES

**Langage, histoire, action :
les recherches de Jean Pierre Faye**
par Marianne EBEL, Neuchâtel

N° 26 — Septembre 1975

Archives

UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

Centre de Recherches
sémiologiques

92.76

UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

Centre de recherches sémiologiques

Avenue Clos-Brochet 30

2000 Neuchâtel (Suisse)

LANGAGE, HISTOIRE, ACTION : LES RECHERCHES DE

JEAN-PIERRE FAYE

par Marianne EBEL, Neuchâtel

No 26 - Septembre 1975

<u>Table des matières</u>	<u>pages</u>
Introduction générale	1-3
EN GUISE DE PROLOGUE, UNE PRESENTATION GLOBALE DU PROJET DE J.P. FAYE	4-8
THEORIE DU RECIT, INTRODUCTION AUX LANGAGES TOTALITAIRES	9-45
1. <u>Pourquoi une théorie du récit</u>	9-22
Récit mythique/récit critique. Narration et fonctions logiques	
Le change et le hiéroglyphe social	
Pour un empirisme critique: la sociologie du langage	
2. <u>Pour une introduction aux langages totalitaires</u>	23-34
L'état total et la révolution conservatrice, la formule et l'antithèse	
3. <u>Vers une narratique générale: le procès de la mise en acceptabilité</u>	35-45
Narration et histoire: versions actives et ré- cit vrai	
La mise en acceptabilité	
 Bibliographie	

L'ensemble de la recherche de Jean Pierre FAYE et du collectif Change s'est constitué dans diverses publications parmi lesquelles il faut compter celles de la Revue Change depuis 1967-68. Nous retiendrons quatre ouvrages pour l'essentiel de nos exposés:

Les Langages totalitaires, critique de la raison et de l'économie narrative, Hermann, Paris, 1972 (1972 a)

Théorie du récit, Introduction aux langages totalitaires, coll. Savoir, Hermann, Paris, 1972 (1972 b)

La Critique du langage et son économie, éd. Galilée, série 'Langue', 1973 (1973 a)

Lutte de classes à Dunkerque, les morts, les mots, les appareils d'état, éd. Galilée, série 'Luttes 1' 1973 (1973 b).

Ces études de J.P. FAYE constituent une étape importante pour notre propre recherche sur le discours politique et la fonction argumentative du langage dans une situation historique et sociale déterminée. En voici les raisons.

Nous avons choisi de travailler sur les discours xénophobes tels qu'ils se sont développés à partir des années 60 en Suisse, ce qui devrait nous permettre de cerner et de définir la fonction que nous appelons argumentative¹⁾. De ce point de vue, le mode d'investigation de FAYE et le type de connaissances qu'il accumule dans sa recherche sur les langages totalitaires ne sont pas sans correspondances avec nos propres

1) Pour des raisons institutionnelles, les études partielles qui composent cette recherche menée par M. Ebel et P. Fiala paraîtront sous des signatures individuelles bien que chacune d'elles soit le résultat d'un travail commun.

recherches.

De plus, les réflexions méthodologiques du collectif Change sur la fonction narrative du langage et son apport à une sociologie des langages, à construire, devraient nous aider à clarifier nos idées sur cette pratique sociale particulière qu'est l'argumentation.

C'est dans cette perspective que nous présentons, dans une première partie, l'entreprise de J.P. FAYE. Une seconde partie sera consacrée à l'étude critique de sa recherche. Elle se présentera sous forme de notes où l'approche fayenne de l'histoire et du langage sera confrontée à d'autres conceptions du langage. Ainsi seront posées les prémisses nécessaires à nos études sur le discours xénophobe.

Il faut néanmoins rendre le lecteur attentif à une difficulté considérable que nous avons rencontrée dans la lecture de FAYE, et qu'il rencontrera sans doute à son tour en lisant nos exposés.

La démarche de FAYE n'est en rien une démarche de type hypothético-déductif, dans laquelle il serait possible de retrouver un nombre limité de définitions, postulats, règles simples sur la base desquelles se construirait de manière 'logique' sa recherche. Des concepts fondamentaux tels que le change, la formule, le hiéroglyphe social, l'acceptabilité, etc., ne peuvent être définis - et ne sont en fait définis par FAYE - qu'au travers de l'ensemble de sa démarche. Aussi est-ce l'ensemble de la démarche que nous demandons au lecteur de suivre, s'il veut ^{en} comprendre les principes.

"Qu'on ne dise pas que la parole soit peu de choses en de tels moments. Parole et acte, c'est tout un. La puissante, l'énergique affirmation qui assure tous les coeurs, c'est une création d'actes; ce qu'elle dit, elle le produit."

Michelet, *Histoire de la Révolution française*, livre VIII, chap. III citée in *Théorie du Récit*, p. 130.

LANGAGE, HISTOIRE, ACTION: LES RECHERCHES DE

JEAN PIERRE FAYE

EN GUISE DE PROLOGUE, UNE PRÉSENTATION GLOBALE DU PROJET
DE J.P. FAYE

Signalons d'emblée que l'ensemble de la démarche du collectif *Change/FAYE* se développe en permanence sur quatre plans: celui d'une action politique, celui d'une réflexion méthodologique et théorique, celui d'une accumulation de connaissances historiques, celui enfin d'un travail sur l'écriture. Pour des raisons qui apparaîtront au cours de l'exposé, FAYE refuse de séparer nettement ces quatre plans; leur enchevêtrement rend donc difficile une présentation analytique de cette recherche.

Pour en faciliter l'approche, et au risque de 'déformer' le projet fayen, nous suivrons de très près dans ce premier cahier le plan d'un seul ouvrage, fondamental à nos yeux, - *Théorie du récit*, introduction aux 'langages totalitaires' - qui nous servira de fil conducteur.

L'histoire est narration, l'histoire se fait en se racontant. L'histoire est action, l'action se joue sur le terrain de la lutte des classes.

La thèse fondamentale de J.P. FAYE, acceptée, postulée comme une évidence qu'il s'agit d'explorer jusque dans ses ultimes implications sur le terrain de la lutte des classes, est que "le *procès* même de l'histoire se manifeste en chaque instant comme double - *action* et *récit*"¹⁾ et que tout récit, vrai ou non, peut (risque) d'être actif au point de "changer la face" de l'histoire même.

1) FAYE, 1972 b, p. 24.

...il importe de cerner de plus près ce paradoxe fondamental de l'histoire (...): que l'histoire - le mot "histoire" - désigne à la fois un procès ou une action réelle, et le récit de cette action. Récit qui tout à la fois énonce l'action - et la produit (1)

Mais pour cerner au plus près l'articulation de l'histoire (réelle) et du pouvoir de la narration il faut, selon FAYE, élaborer une *critique de l'économie narrative*, qui seule nous permettra de saisir de quelle façon la circulation des récits idéologiques (circulation des différentes versions d'un même événement) entre en rapport avec la lutte qui se joue sur le terrain réel des intérêts de classes, et de comprendre comment elle agit sur eux.

Cette relation fondamentale entre l'économie proprement dite - en-dehors de laquelle il n'est pas possible d'analyser une conjoncture historique quelle qu'elle soit - et le langage - qui s'insère nécessairement dans la trame de l'économie, de la production et de l'échange - n'est décelable que dans le procès narratif.

Entre la *Warensprache* (Marx) et la *Schriftsprache* (Jakobson), entre langue des marchandises et langue d'écriture, toute tentative de mise en rapport ou en correspondance est inadéquate si elle ne saisit pas leurs intersections dans le procès narratif. (2)

La narration est le seul plan "mitoyen" entre

l'analyse des *formes du langage* qui tente de saisir leurs procédés de production et de transmission (...) [et] la critique des *formes sociales* de production et d'échange. (...). Car elle est le langage lui-même, du moins le langage en acte et *rapportant* son objet. Et elle est l'histoire elle-même, car il n'y a pas d'histoire *sans* les formes de sa narration. (...) elle est le langage, plus l'histoire. (3)

Comprendre et expliciter comment la circulation des récits idéologiques entre en rapport avec les formes

1) FAYE, 1972 b, p. 23-24.

2) FAYE, 1972 a, p. 4.

3) FAYE, 1972 b, p. 104.

économiques elles-mêmes est un des enjeux majeurs de cette critique de l'économie narrative que FAYE cherche à élaborer. Cette critique, qui aura à mettre "à découvert les conditions de la production et de la circulation des récits, et leur pouvoir propre",¹⁾ enveloppe deux disciplines à constituer, l'une empirique, l'autre théorique : *une sociologie des langages et une sémantique de l'histoire*, disciplines qui toutes deux appartiennent "à une *critique de l'économie générale* du langage et de l'action; de la production en général, et de la production du langage comme cas particulier et fondamental à la fois". (2)

Une méthode avançant sur ces deux versants désignés par une sociologie des langages et une sémantique de l'histoire saura déchiffrer ce que FAYE appelle *la matérialité du sens*; elle saura, en d'autres termes, saisir les interactions qui existent entre les "champs de langage et leur référence (...) aux champs sociaux qui les produisent, et sur quoi ils produisent leur action".³⁾

Mais ce déchiffrage est lui-même narration: c'est bien à un essai de narration critique, portant sur le Reich hitlérien et sa constitution à travers les discours qui l'ont rendu énonçable et acceptable, que FAYE se livre dans sa recherche sur les langages totalitaires. C'est à travers ce "*surrécit*"⁴⁾, cette "narration des récits"⁴⁾ qu'il cherche à dégager les prémisses d'une science de la narration ou, pour reprendre ses termes propres, les prémisses d'une *critique de l'économie narrative*. Cette narration critique esquisse

1) FAYE, 1972 b, p. 11.

2) FAYE, 1972 b, p. 116.

3) FAYE, 1972 b, p. 127.

4) FAYE, 1972 b, p. 10.

"l'épopée critique"¹⁾ de l'époque ouverte par octobre 17. Elle tend à remplacer le roman de la bourgeoisie en laissant apparaître un "epos plus fondamental, qui est parole (Illiade) ou ligne d'écriture (Isocrate) tout à la fois, et prosodie générale des langages. (...) C'est une sorte de 'prosodie' des langues politiques (...), liée à l'engendrement de l'action."¹⁾

Ainsi se trouve désigné l'enjeu politique de l'entreprise de FAYE: sa contribution à une critique "à venir, qui répond à l'avènement de la science du langage *dans* la science de l'histoire"²⁾ ne se situe pas (ne veut pas se situer) à un niveau théorique abstrait, sans emprise sur la réalité. La critique de l'économie narrative doit contribuer à la compréhension même de ce double procès qu'est l'histoire, à la fois langage (récit) et action, et montrer comment un ensemble de discours idéologiques, produits dans une période déterminée, peuvent rendre acceptables certaines décisions.

"le récit qui rend compte de la façon dont s'est faite acceptable l'oppression, commence la libération."³⁾

C'est ce récit que FAYE élabore, *récit sociologique* dont le but n'est pas de nous livrer une variante vraie d'un événement, mais de raconter comment les différentes versions participent activement à la production même de l'histoire. Que le récit sociologique porte en lui une pluralité de versions d'un même fait, ne signifie bien sûr pas qu'il est impossible de déceler une variante vraie, mais simplement qu'une variante fautive peut être dangereusement active, et qu'en ce sens il importe de faire voir comment elle agit.

Saisir de façon critique l'économie du discours politique dans les différentes et successives versions qu'il donne de la même donnée - dans les fonctions de ses références et de sa syntaxe -, c'est là une

1) FAYE, 1972 b, p. 11.

2) FAYE, 1974, p. 19.

3) FAYE, 1972 b, p. 136.

tâche qui entre désormais toujours davantage dans les registres de la *critique de l'économie politique*. C'est-à-dire de cette théorie révolutionnaire sans laquelle, écrivait Lénine, il n'y a pas de mouvement révolutionnaire." (1)

1) FAYE, 1973 b, p. 11.

THÉORIE DU RÉCIT, INTRODUCTION AUX 'LANGAGES TOTALITAIRES'

*Théorie du récit*¹⁾ est une introduction à la recherche²⁾ de Jean Pierre FAYE sur la constitution du discours totalitaire nazi de l'entre-deux-guerres allemand; ce livre a l'avantage de donner un point de vue d'ensemble sur son entreprise. On pourrait même dire que cette introduction aux langages totalitaires met particulièrement bien en relief les concepts mis en jeu, mis en scène dans les longs récits qui composent la "critique de la raison narrative." C'est pourquoi nous en suivrons de très près le texte sans pourtant nous livrer à un résumé page par page.

1) Pourquoi une théorie du récit

Récit mythique/ récit critique. Narration et fonctions logiques

FAYE dégage les principes de sa méthode à travers une narration de l'histoire de France dont il suit la constitution progressive dans les récits successifs des historiens, du *récit mythique* de la "chère descendance troyenne" de France au *récit critique*, inauguré comme à son insu par Mably, généralisé par les saint simoniens, finalement théorisé et systématisé par Marx dans le *Capital*; cette "narration critique" du développement de l'économie capitaliste en Angleterre.

1) FAYE, 1972 b

2) L'ensemble des résultats de cette recherche sont consignés dans le gros ouvrage sur les *Langages totalitaires* qui ne se prête pas à un résumé, mais auquel toute présentation de l'*Introduction* renvoie nécessairement.

Un premier constat tout d'abord: raconter quelque chose c'est le présenter comme vrai. "Par la pratique du récit se constituent les éléments fondamentaux de la fonction logique dans le discours".¹⁾ S'il est vrai que "On a dit vrai un récit quand le fait raconté était réellement arrivé; faux quand le fait ^{raconté} n'était arrivé nullement part"²⁾, il faut remarquer aussi que "...en même temps cette pratique du récit est donnée comme ^{la} réalité même..."¹⁾ et que du point de vue de leurs effets, les énoncés narratifs se situent en-deçà du Vrai et du Faux. Ce n'est pas parce qu'une version d'un fait est fautive qu'elle n'agit pas. Un des exemples cités par FAYE d'un "récit faux", mais "actif", est la fameuse dépêche d'Ems falsifiée par Bismark et qui provoqua³⁾ la guerre franco-allemande du XIXe siècle.

Le fait qu'"il existe, dans l'histoire, un effet de *production d'action* par le récit"⁴⁾, que celui-ci soit vrai ou non, pose la question de quelle science est "capable d'énoncer les critères d'une 'vérité objective', et de décider, parmi les énoncés narratifs, 'entre vrai et non vrai'".⁵⁾

En d'autres termes: "...comment sortir de la 'prétendue narration', qu'est-ce que la narration 'vraie'?"⁶⁾ Car *il faut* en sortir, il faut s'armer des

1) FAYE, 1972 b, p. 15.

2) SPINOZA, *Principia Philosophiae cartesianae. Appendix continens cogitata metaphysica*, Pars I, cap. VI, cité par FAYE in 1973 a, p. 13-14.

3) Il va sans dire (mais nous y reviendrons pourtant, car il y a dans ce terme matière à faux procès) que *provoquer* ne doit pas être compris ici comme *être la cause de*, et l'on serait de mauvaise foi en taxant l'entreprise de FAYE d'idéalisme. Pour l'instant notons seulement que la formulation ici utilisée est une *provocation* pour attirer l'attention des historiens marxistes sur le fait que les *actes de langages* ne sauraient être exclus du procès même de l'histoire.

4) FAYE, 1972 b, p. 19.

5) FAYE, 1972 b, p. 29.

6) FAYE, 1972 b, p. 30.

des pleins pouvoirs pour la recherche de la vérité" si on ne veut pas se laisser enfermer dans une idéologie régressive et entrer dans ce sillage contre-révolutionnaire, tracé dès les années 30 par les premiers théoriciens du racisme pour qui la lutte contre le *Logos* et la *ratio* n'était autre qu'une lutte acharnée contre le marxisme, pour imposer la *narration mythique* qui voulait abolir, toute différence "entre vrai et non vrai" et prétendait ainsi raconter l'Histoire.

Poser la question des critères de vérité, c'est s'interroger sur les conditions qui rendent possible une théorie de la connaissance. Selon FAYE, la réflexion sur l'histoire nous indique qu'une telle théorie a pour précondition une théorie du narrateur (de celui qui "sait", qui raconte), et plus globalement une théorie de la narration, puisque l'histoire ne se réduit pas à une simple suite d'actions, mais est aussi *narration* de ces actions. Savoir *qui* parle, qui raconte, au nom de qui, pour les intérêts de qui, et comment son discours agit, est primordial pour tous ceux qui, à leur tour, veulent agir sur l'histoire et les hommes. "Poser cette question ^{celle} de la différence entre le récit mythique de Krieck le Jeune-Conservateur nazi, et la narration critique de Marx le dialecticien-, c'est entrer effectivement dans une critique de la fonction (ou de la 'raison') narrative"¹⁾. Dans la période actuelle, la théorie du récit qui nous introduit dans cette critique est un apport fondamental à une révolution à venir. Elle trace, à sa manière, "des prolégomènes ou une contribution à toute révolution possible."²⁾ Là est tout l'enjeu de l'entreprise de J.P. FAYE.

Il s'agit donc de cerner "*l'effet du récit*"³⁾, c'est-à-dire l'effet de la narration sur l'action qu'elle raconte ou, en d'autres termes, la place et

1) FAYE, 1972 b, p. 28.

2) FAYE, 1972 b, p. 116.

3) FAYE, 1972 b, p. 19.

la fonction du langage dans la réalité sociale conflictuelle, sur le terrain de la lutte des classes. Or cet effet "passe par la fiction, 'par le vrai et par le faux, par l'histoire et par le roman'"¹⁾, et c'est là une des difficultés majeures de cette critique de la fonction narrative qui doit s'exercer sur l'ensemble des énoncés narratifs, sur l'ensemble des discours idéologiques produits dans une période déterminée. En l'occurrence, l'étude des langages totalitaires prend en compte la période, économique et politique, de l'entre-deux-guerres allemand et plus précisément celle qui va de l'échec de l'insurrection spartakiste en 1923 à l'assemblée constituante de 33 qui marque la prise de l'Etat par les nazis. Elle porte sur un ensemble complexe d'énoncés narratifs où se trouvent réunis tout à la fois des écrits théoriques, philosophiques et juridiques, des discours politiques, des articles polémiques, des textes romanesques, différentes versions de récits historiques portant sur cette période et des souvenirs de tel ou tel survivant, sous forme de bribes de narrations ou de lettres.

"La méthode ne tente pas seulement de saisir les langages morts. Elle essaye, autant qu'il se peut, de les capter dans le visage même qui les émet".²⁾

Elle prend le contre-pied des récits mythiques qui situent tous les récits sur le même plan. La narration critique s'oppose à la narration idéologique qui identifie mythe et histoire et qui en cela efface le jeu des intérêts de classes.

Le change et le hiéroglyphe social

Contrairement à ces récits qui refusent de décider entre le vrai et le faux, le récit fayeen recher-

1) FAYE, 1972 , p. 20.

2) FAYE, 1972 b, p. 118.

che cette 'vérité objective' qui, précisément, trace la ligne de la différence entre science et idéologie"¹⁾ et que "le jeu des formes idéologiques - des formes qui organisent l'expérience humaine - ne peut exclure"¹⁾.

Face au récit mythique, a-historique, a-critique, le problème est donc d'interroger les formes narratives dans leur *change* pour comprendre comment, dans la trame des changements matériels (en l'occurrence les transformations économiques, les transformations des rapports de forces sociaux et politiques que connaît l'Allemagne de l'entre-deux-guerres), se tissent les changements de forme [la mise sur pied de l'état total], "produits par la forme narrative elle-même"²⁾.

Ce que FAYE propose donc avec la notion de *change*, c'est d'intégrer la problématique du langage à "une économie (...) générale des produits sociaux"³⁾.

Un tel projet implique d'une part une généralisation de la démarche de Marx, qui dans le récit critique du *Capital* a entrepris une critique du langage de l'économie bourgeoise; cela implique d'autre part une critique de la notion linguistique de *valeur*, importée dans la problématique du langage à partir du discours de l'économie bourgeoise.

Dès le premier chapitre du *Capital*, Marx montre que la *valeur marchande* opère dans le domaine économique (dans la réalité des faits comme dans le langage qui les décrit et les théorise) une occultation du travail. Au travers de la circulation des marchandises dans la société, la monnaie, moyen d'échange, occulte le travail humain qui n'est plus considéré dans sa forme primitive comme producteur de richesses à valeur d'usage, mais comme producteur de marchandises. La va-

1) FAYE, 1972 b, p. 29.

2) FAYE, 1972 b, p. 20.

3) FAYE, 1973 a, p. 75.

leur fait donc de chaque produit du travail un *hiéroglyphe social*: la valeur marchande (déchange) y masque la véritable valeur (d'usage).

La valeur ne porte donc pas écrit sur le front ce qu'elle est (*was er ist*). Elle fait bien plutôt de chaque produit du travail un hiéroglyphe. Ce n'est qu'avec le temps que l'homme cherche à déchiffrer le sens de hiéroglyphe, à pénétrer les secrets de l'oeuvre sociale à laquelle il contribue, et la transformation des objets utiles en valeurs est un produit de la société tout aussi bien que le langage (1)

Cette transformation de forme, qui métamorphose à travers la circulation marchande le travail humain en forme monnaie en y inscrivant le hiéroglyphe social de la valeur, c'est ce que FAYE nomme le *change*.

C'est ce procès formel qui fait du simple déplacement matériel une méta-morphose ou une transformation. En entrant dans l'échange, la production matérielle par le travail humain va inscrire, derrière le secret des objets marchands, le "hiéroglyphe social" de la valeur. Telle est - née de ce change de forme qui "chaque fois s'effectue par un échange" - la langue des marchandises, la *Warensprache*." (2)

Et c'est ce processus qu'une critique de l'économie générale doit mettre à jour.

De même que Marx affirmait, dans le domaine de la *Warensprache*, la nécessité de "considérer le procès entier du côté de la forme, c'est-à-dire seulement du *changement de forme* ou de la métamorphose des marchandises, qui médiatise le changement matériel dans la société" ³⁾, de même FAYE affirme la nécessité, dans le domaine de la *Schriftsprache*, d'envisager le change à travers la circulation matérielle des énoncés et leur transformation formelle.

Un exemple: discours et lutte de classes à Dunkerque. Dans *Lutte de classes à Dunkerque* ⁴⁾ FAYE montre comment il a été possible que des militants qui, à la suite de

1) *Le Capital I*, trad. J. Roy (Ed. Sociales, t. I, p. 86) cité in FAYE 1973 a, p. 75-76.

2) FAYE, 1972 b, p. 20.

3) FAYE, 1972 b, p. 20.

4) FAYE, 1973 b

la mort d'un des ouvriers du chantier de Dunkerque, avaient dénoncé les conditions d'insécurité dans le travail et appelé à un arrêt de travail en signe de protestation, se trouvent tout à coup eux-mêmes accusés de cette mort et de toutes celles survenues sur le chantier entre janvier et mars 1970. Il montre, par quel processus, ceux-là mêmes qui luttèrent pour leur sécurité, contre les cadences infernales et dangereuses imposées par Lefol, le patron du chantier, se voient soudain mythiquement chargés de mort d'hommes.

Déplacement dangereux, dont l'effet portera jusqu'à la dissolution en France, d'une organisation politique, la Gauche prolétarienne à laquelle appartenaient certains ouvriers du chantier, et notamment Bernard Liscia, qui se retrouvera principal accusé au terme de cette affaire.

Déplacement paradoxal, dont le point de départ est une lettre du patron Lefol à Marcellin, ministre des policiers, demandant *"une action immédiate ayant pour but de mettre définitivement hors d'état de nuire cet individu"*¹⁾ (c'est-à-dire Bernard Liscia, ancien ouvrier du chantier). Point de départ qui plaçait d'emblée l'affaire sur un terrain bien précis: celui de la répression politique et policière, et qui "poussait inévitablement à la question: qu'y avait-il 'là-dessous'?"²⁾ A travers la lecture et l'analyse qu'il fait de tous les documents, énoncés et récits parus au cours des premiers mois de l'année 1970, FAYE montre comment "certains discours (...) vont voir peu à peu leur syntaxe se transformer, et passer de la proposition négative à l'affirmative, en passant par le conditionnel"³⁾. Du jeu et des contradictions entre les différentes versions données par

1) Extrait de la lettre de Lefol, citée in FAYE, 1973 b, p. 18.

2) FAYE, 1973 b, p. 9.

3) FAYE, 1973 b, p. 10.

la presse et les témoignages recueillis auprès des travailleurs des Chantiers va surgir ce que FAYE appellera l'effet Lefol', sera également mis à jour "le montage d'un piège", destiné à se refermer sur Bernard Liscia¹⁾, piège tendu par Lefol dès le début de l'affaire et dans lequel tombera toute l'opinion publique, "y compris la presse la plus soucieuse d'objectivité et les organisations de la gauche"²⁾. Le témoignage de FAYE est ici "celui de quelqu'un qui mène des enquêtes sur la sociologie des langages: sur l'utilisation politique du langage, sur les effets imprévus ou concertés que peuvent avoir certains langages, et les 'pièges' qu'ils peuvent tendre à l'opinion et à la conscience publique"³⁾.

La méthode

[consistait] avant tout à 'tout lire', à lire entièrement, à retenir la séquence précédente au moment où elle vient, dans la suivante, de se transformer, comme à son insu (...). Lire le bout à bout ou le 'rush' des versions de la presse sur un accident donné, c'était se donner les moyens de voir apparaître soudain, à travers les tracés du langage, certains déplacements dangereux dans les forces réelles de la société. (4)

Cette lecture attentive et systématique de tous les énoncés, le montage et le démontage de toute cette machinerie du langage qui, dans le cas de Dunkerque, a clairement lié "entre eux trois maillons forts de l'oppression sociale: l'insécurité dans le travail, le langage de l'idéologie dominante, l'arbitraire du pouvoir d'Etat"⁵⁾, ont permis, au terme de l'analyse, de "dénuder les ressorts multiples, souvent paradoxaux et imprévus, qui ont déclenché la répression politique à partir de la lutte [inacceptable] contre le danger de mort"⁴⁾ menée par des ouvriers militants, et rompre la "chaîne de Dunkerque

1) FAYE, 1973 b, p. 10.

2) FAYE, 1973 b, p. 31.

3) FAYE, 1973 b, p. 77.

4) FAYE, 1973 b, p. 8.

5) FAYE, 1973 b, p. 128.

[qui] attache entre elles ces trois violences".¹⁾

Cet exemple montre à l'évidence que le langage "appartient à la matérialité de la circulation sociale"²⁾ et qu'en tant que produit social il modifie la réalité sociale. Mais s'il est vrai que "le langage (...) est directement lié à l'activité productive de l'homme"³⁾, cela ne signifie pas qu'il reflète cette réalité. Il n'y a pas de lien mécanique et direct entre ce que disent et ce que font les hommes, c'est pourquoi

il ne s'agit (...) nullement de refaire l'histoire à partir des représentations ou des intentions des acteurs, de leur 'vécu parlé' (...) Il s'agit au [contraire] de reconstituer et d'analyser la production de ce *produit social* qu'est l'énoncé actif et rapportant (rapporteur), ou de capter *ce que font* les hommes en le *disant*. (4)

C'est ce récit critique que FAYE nous livre aussi bien dans sa recherche sur les langages totalitaires que dans son analyse sur Dunkerque, car "raconter l'action, ce n'est (...) pas seulement 'écrire ensemble' (...) les différents témoignages"⁵⁾ comme le veut le récit mythique ou idéologique, mais montrer de quelle manière les différents témoignages transforment l'action réelle, comment leur mise en circulation les "charge d'un effet de forme"⁶⁾.

On pourrait citer comme autre exemple la remarquable analyse de *la dépêche d'Ems* que FAYE fournit dans sa *Théorie du Récit*⁷⁾ à partir du récit qu'en fait Liebknecht dans "*Die Emser Depesche, oder wie Kriege gemacht werden*"⁸⁾. Sans résumer ces pages soulignons simplement qu'on y voit clairement comment un récit

1) FAYE, 1973 b, p. 128.

2) FAYE, 1972 b, p. 129.

3) FAYE, 1973 a, p. 68.

4) FAYE, 1973 a, p. 85-86.

5) FAYE, 1972 b, p. 39.

6) FAYE, 1972 b, p. 40.

7) FAYE, 1972 b, cf. p. 31.40.

8) 1899, cité par FAYE in 1972 b, p. 31.

"exerce, sur l'action qu'il raconte, un *effet de récit*, qui est effet en retour, *action de change*"¹⁾. Ajoutons, avec FAYE, que lorsque Liebknecht

décrit la dépêche d'Ems comme ^{un} texte de récit, et l'action qu'elle a exercée comme un effet de la forme, il ne se livre pas à un jeu idéaliste, [mais] opère au contraire le démontage de l'histoire mystifiée. (2)

Ce démontage ou narration critique ne peut se comprendre que comme constitutif de l'action qu'il menait alors pour regrouper le prolétariat allemand contre les visées impérialistes de Bismark.

La critique de l'économie narrative, premier niveau d'une critique de l'économie générale du langage et de l'action a donc pour objet le hiéroglyphe social de la valeur: sa tâche est de montrer comment ce hiéroglyphe est produit historiquement. En d'autres termes, de reconstituer et d'analyser la production et la circulation des énoncés narratifs et de montrer comment les énoncés historiques sont actifs dans leur circulation même.

*sociale Notre objet, en général, c'est ce *hiéroglyphe social* de la valeur ou, plus exactement, la *production sociale* de ce hiéroglyphe. De façon plus restreinte, et pour prendre un point de départ plus déterminé, c'est la production du hiéroglyphe 'totalitaire' dans le champ des discours qui *rappellent* -ou *racontent*- des objets sociaux ou des actions sociales. Ce champ des discours qui rapportent l'objet et l'action dans la société, s'il faut lui donner un nom, c'est l'histoire même. (3)

Pour un empirisme critique: la sociologie des langages

L'événement historique (narré), défini comme produit du champ social qui détermine l'action,

1) FAYE, 1973 a, p. 88.

2) FAYE, 1973 a, p. 88.

3) FAYE, 1973 a, p. 76-77.

lui-même modifié par la mise en circulation du récit qui est fait de cette action, appartient donc aussi bien au domaine de l'économie qu'à celui du langage. De ce fait, le

mode de saisie, acharné sur le *narrated event* pour le capter et le déterminer entièrement (...) se rapporte à la fois au niveau linguistique et au niveau économique, parce qu'il s'attache à un énoncé, et qu'il le suit dans sa *circulation*, [mais souligne FAYE] il ne peut s'agir de simplement mettre bout à bout des concepts linguistiques et des concepts de l'économie politique. (1)

Dès lors, "comment définir et comment nommer ce mode de saisie (...) "¹⁾? "Sémantique politique"? "sémiotique"? "sémiotique historique"? "sémiologie"¹⁾

L'originalité de la démarche de FAYE réside dans le fait que par sa pratique même il refuse l'illusion qui voudrait dès maintenant construire une science théorique - qu'on appelle sémiotique historique, sémantique générale ou sémiologie - censée être seule capable de saisir les rapports et les interactions entre les chaînes de langages et les suites d'actions. Certes il entrevoit la possibilité dans l'avenir d'une sémantique de l'histoire, comme science rigoureuse, mais pour l'immédiat il choisit une solution provisoire qui partant de la *critique de la fonction (ou raison) narrative* entreprend une *critique de l'économie narrative*. Cette critique opère sur la base d'une *sociologie des langages* - qui dans les faits sera la base d'une sémantique de l'histoire - dont la tâche est le rassemblement et l'exploration de la circulation de tous les énoncés narratifs qui enveloppent à chaque instant l'action et l'événement 'réel'.

Plutôt que de s'associer à la prétention de fonder des sciences miraculeuses, mieux vaut se limiter à constituer, sur la base empirique d'une *sociologie des langages*, une simple *critique*. (...) Mettre en exercice cette critique suppose nécessairement que

1) FAYE, 1972 b, p. 41.

l'on entre dans les transformations de la narration, et de sa distribution circulaire ou, plus exactement, de son réseau. (1)

C'est bien parce que "la narration est cette fonction fondamentale et comme primitive du langage qui, portée par la base matérielle des sociétés, non seulement touche à l'histoire mais effectivement l'*engendre*"²⁾, que FAYE nous fait entrer dans le réseau narratif de l'entre-deux-guerres allemand pour y déchiffrer ce hiéroglyphe social qu'est "l'Etat total".

*même Mettre à nu - mettre en scène- les déplacements dans l'espace narratif et leurs quantités d'action ; n'utiliser de concepts que produits et tramés dans ce tissu; en laisser émerger les "mots étrangers" comme autant de reliefs, de tracés bruts, de signes-objets, rendus palpables par leur isolement dans la trame - voici la méthode de ce discours: elle tend à se faire équivalente à ses matériaux et aux procès mêmes qui les ont engendrés, à leur mise en nudité. (3)

C'est là tout l'intérêt, mais aussi la difficulté et le paradoxe de cette méthode qui tend à faire "*coïncider le discours théorique avec la narration même*, ou plutôt le réseau narratif qu'il met en scène en l'analysant."⁴⁾

On pourrait dire que c'est la connaissance des massacres nazis, l'analyse politique de ce que signifie et implique pour l'humanité la mise sur pied d'un état total ou plus simplement la réussite d'une contre-révolution qui nous pose la question pressante, "comment cela a-t-il été possible?" Question urgente, question actuelle - puisque le danger d'un état total n'est surmonté ni définitivement ni une fois pour toutes - à laquelle FAYE répond en se plaçant sur le terrain du "narratif", cela "en raison de la *visibilité des effets* sur ce terrain-là"⁵⁾. L'analytique de la narration historique est en même temps un *épos* - une "épopée" *critique*: l'épopée même dont est

-
- 1) FAYE, 1972 b, p. 41.
 - 2) FAYE, 1972 b, p. 107.
 - 3) FAYE, 1972 a, p. 10.
 - 4) FAYE, 1972 b, p. 41.
 - 5) FAYE, 1973 a, p. 124.

capable notre temps.^{"1)} En ce sens elle est à la fois plus et autre chose qu'une simple réflexion sur l'histoire.

La lutte des classes "s'articule aussi, et même principalement, dans le discours, dans le langage, dans la 'narration idéologique'"²⁾; quelle que soit la part du masque, les récits rapportent toujours l'action et en même temps qu'il la rapportent en engendrent d'autres; les versions idéologiques entrent elles-mêmes dans la réalité et la modifient. C'est ce mécanisme-là qu'il s'agit de démonter et d'expliquer si l'on veut explorer le pouvoir du langage jusque dans ses ultimes conséquences sur le terrain de la lutte des classes. C'est en cela que la critique de la fonction du récit ou, plus généralement la *critique de l'économie narrative* est en même temps et essentiellement une critique de l'histoire et une composante constitutive d'*une économie plus générale des produits sociaux.*"³⁾

Nous avons jusqu'ici retracé la démarche initiale de J.P. FAYE: à travers un surrécit (narration critique des diverses versions de l'histoire de France, dépêche de Bismark), il met à jour deux postulats essentiels:

- 1/ Dans la pratique du récit, les énoncés narratifs sont toujours donnés comme vrais; à la suite de Spinoza, il s'agit donc de placer "la question de la narration (...) au centre même du problème de la connaissance"⁴⁾.
- 2/ Qu'ils soient vrais ou non, les énoncés narratifs, dans leur circulation matérielle, sont actifs. Le récit énonce l'action - et la produit.

Ces postulats sont au fondement même de la critique de la fonction ou raison narrative qui doit

1) FAYE, 1972 b, p. 41.

2) FAYE, 1973 a, p. 90.

3) FAYE, 1973 a, p. 75.

4) FAYE, 1973 a, p. 60.

montrer comment rendre compte et dépasser l'opposition
V/F: "Le concept de *raison narrative* souligne qu'il s'a-
git bel et bien d'un procès de *connaissance*"¹⁾. Plus pré-
cisément encore: ces postulats appellent à la nécessaire
constitution d'une critique de l'économie narrative, car

le concept de *raison narrative* n'est qu'une approxima-
tion sur le chemin qui mène à une *critique de l'économie
narrative*: une critique du *procès de production* d'une
connaissance - narrative ou historique. (1)

(1) FAYE, 1973 a, p. 38.

2) Pour une introduction aux langages totalitaires

Il faut maintenant suivre FAYE dans l'exploration de ses matériaux et dans l'approfondissement de certains points de sa méthode.

La question initiale va porter sur un objet très simple, celui de l'expérience sociale la plus triviale - l'usage d'un mot.

Il est vrai que le mot dont il importerait de capter et d'analyser l'usage social n'est pas un mot trivial. (...)

Ce mot dont l'usage social (...) est en cause, c'est 'totalitaire' en langue française, et ses diverses traductions - ou peut-être, à l'inverse, ce dont il serait lui-même la traduction... (1)

Par définition, nous désignerons comme 'langages totalitaires' les chaînes de discours où s'introduisent l'épithète italienne 'totalitario' et le syntagme *Stato totalitario* (critère de l'explicite). De façon corrélatrice, et par effet de 'traduction', celles également qui en langue allemande développent la 'formule' du *totale Staat*.

(...) A partir de ces chaînes de langage bien déterminées on pourra être amené par extension à désigner comme tels les discours entiers auxquels ces énoncés appartiennent, et ceux qui leur opposent des formules de substitution (telles que la 'völkische Ganzheit'; etc.). (2)

L'état total et la révolution conservatrice, la formule et l'antithèse

La problématique se situe, on l'a vu,

1) FAYE, 1973 a, p. 73-74.

2) FAYE, 1972 a, p. 5.

dans le champ d'une science de la production et de l'échange. La question posée ici est d'une part celle de la valeur du signe "totalitaire" et de la constitution du syntagme usuel d'Etat totalitaire, d'autre part celle de la constitution de ce que l'un des usagers de la langue totalitaire italienne a appelé l'antithèse de la révolution conservatrice, et des relations et rapports complexes entre la "formule" du *totale Staat* et de l'antithèse de la *konservative Revolution* que "la langue totalitaire dans sa version allemande laisse percevoir (non sans paradoxes)".¹⁾

Nous allons donc suivre plus précisément la "formule" Etat total et l'"antithèse" révolution conservatrice.

Mais d'abord, d'où vient cette notion de formule? Elle ne sort pas, toute faite, d'une théorie du langage; FAYE la prend dans ses matériaux mêmes, dans les textes, narrations et discours qui, dès 29, ébauchent les contours d'un nouveau type d'état, chez Carl Schmitt²⁾ qui la nomme tantôt "formule", tantôt "concept", chez Ernst Forsthoff³⁾ aussi: "*Der totale Staat ist eine Formel*"⁴⁾.

FAYE se livre alors à une déconstruction/reconstruction de cette formule pour établir comment son sens s'est constitué à travers sa circulation. D'un côté, chez les théoriciens allemands de l'état, on voit s'effacer progressivement la distinction entre la Société et l'Etat - caractéristique de la société libérale du XIXe siècle -

ainsi tout problème économique et social devient immédiatement *étatique*. S'abolit la séparation entre le politique, qui relève de l'Etat, et les domaines apolitiques de la Société: présupposé de l'Etat neutre.

(5)

1) FAYE, 1972 a, p. 5.

2) professeur à Berlin entre 1933 et 1945 où il développe la théorie de l'état total.

3) professeur en droit public et administratif, nommé à Frankfort en 1933.

4) FAYE, 1972 b, p. 56

5) FAYE, 1972 b, p. 53.

Devenue l'Etat, la Société s'empare de l'ensemble des rapports sociaux, ce que Jünger décrit sous une première formule de "mobilisation totale" qui, précise-t-il en 1960 dans une lettre adressée à FAYE "n'était pas orientée de façon fasciste"¹⁾. Cette formule va se transformer, jusqu'au moment où Hitler se l'approprie en 1933 pour désigner la nature de l'Etat nazi: "Der totale Staat werde keinen Unterschied dulden zwischen Recht und Moral"²⁾.

D'un autre côté, FAYE montre comment la formule *état totalitaire* s'est forgée antérieurement en Italie dans le discours mussolinien. "Le mot nouveau ici, le mot dangereux - "totalitaire" -, comment est-il apparu, de quelle provenance et dans quelle circulation, avant de se joindre au terme traditionnel par excellence: l'Etat?"³⁾ D'origine italienne, avant d'être traduit (*umfassende*) puis transcrit (*totalitär*) en allemand, ce mot se rencontre d'abord dans le syntagme "volonté totalitaire" (*volontà totalitaria*) utilisé par Mussolini dans son discours à l'Augusteo le soir du 22 juin 1925. Après l'assassinat de Matteotti le 12 juin 1924, après la démission de Mussolini du ministère de l'intérieur 4 jours plus tard, puis le retour en force de la Milice fasciste et de son chef en 1925, ce discours du Duce ponctue dans le récit comme dans les faits la prise de possession des leviers de l'Etat italien par les fascistes. "Bien plus: ce qu'on a appelé notre farouche volonté totalitaire poursuivra son action avec une force encore plus grande."⁴⁾ Dans les divers rapports, versions ou traductions de cet énoncé du discours mussolinien, FAYE montre comment on passe de la "volontà totalitaria" au "stato totalitario", en passant par le "carattere totalitario del fascismo". Une lecture des différents journaux italiens qui, au lendemain du discours de l'Augusteo, racontent chacun "en sa langue

1) FAYE, 1972 b, p. 54.

2) *Völkischer Beobachter*, 5 okt.1933, cité dans FAYE, 1972b, p.

3) FAYE, 1972 b, p. 57.

4) Edition définitive des Oeuvres et Discours, trad. Maria Croci, Flammarion, T. VI, p. 102, cité in FAYE 1972b, p. 59.

l'événement parlé - et écrit - que constitue le Discours¹⁾ permet à FAYE de suivre les transformations de l'énoncé totalitaire primitif et de le circonscrire dans la chaîne des récits et des actions que suscite cet énoncé devenu à la fois acte et événement raconté. Il montre ^{par ailleurs} comment dans la langue italienne l'épithète "totalitario" devient, dans le discours de Gentile, le philosophe officiel du nouveau régime, puis dans celui de l'historien officiel, Gioacchino Volpe, "l'analogue morphologique et l'opposé sémantique de *frammentario*"²⁾ et comment, huit ans plus tard le langage de Volpe se reflètera dans celui de Forsthoff qui opposera à la forme de l'Etat libéral disqualifiée par Volpe comme *agnostique* cette forme nouvelle de l'Etat que désigne la formule "totaler Staat".

La formule allemande devient ainsi l'équivalent, sans s'y confondre pourtant, de la formule italienne. Les tracés de ces formules dessinent en effet des configurations idéologiques qui s'interpénètrent, mais qui se différencient pourtant fondamentalement. Elles s'interpénètrent car, dans l'un et dans l'autre cas la constitution de la *langue totalitaire*, dont FAYE décrit la "syntaxe", se fait dans la circulation et les transformations successives de la formule, dont l'effet sera finalement de rendre *acceptable* les deux discours politiques tout comme les faits qu'ils rapportent ou qu'ils annoncent. Elles ne se recouvrent pourtant pas exactement. En effet, la formule "stato totalitario" est produite "au centre de la figure idéologique italienne, après la prise du pouvoir par le parti fasciste"³⁾, là où se heurtent les forces ouvertement conservatrices et les forces prétendument "révolutionnaires", là où coïncident le

1) FAYE, 1972 b, p. 61.

2) FAYE, 1972 b, p. 62.

3) FAYE, 1972 a, p. 6.

pouvoir central et le lieu idéologique émetteur des énoncés fondamentaux de l'Etat total. En revanche, la formule "totaler Staat" est émise d'abord dans les petits groupes marginaux et fluctuants, à la *périphérie* du "mouvement national", où elle circule longuement avant d'être reprise au centre même du pouvoir politique par l'auteur de "Mein Kampf". Ainsi, "dans l'exemple italien l'énoncé fondamental semble venir rendre rétroactivement "acceptable" ce qui vient d'avoir lieu (l'assassinat de Matteotti)"¹⁾: Mussolini en "assume solennellement devant la Chambre, le 3 janvier de l'an 25, la responsabilité "politique, morale, historique"²⁾ en déclarant:

Si le fascisme a été une association de malfaiteurs, moi je suis le chef de cette association de malfaiteurs ... nous avons porté la lutte sur un terrain tellement net, qu'il faut désormais se placer d'un côté ou de l'autre [et enfin] Bien plus: ce qu'on a appelé notre farouche volonté totalitaire poursuivra son action avec une force encore plus grande. (3)

Dans l'exemple allemand, en revanche, la toute première mise en circulation de l'énoncé "tend à rendre "acceptable" d'avance l'avènement au pouvoir total de ceux qui le préconisent - et la pratique, bientôt, d'une "Solution Finale" à la question dont cette langue a construit les énoncés redoutables."¹⁾ Forsthoff définit en effet la formule

par le 'service' qu'elle va rendre: elle doit 'servir à annoncer, à l'univers du concept libéral, le commencement d'un Etat nouveau' ... La formule de l'Etat total 'touche l'Etat national-socialiste dans l'une de ses propriétés essentielles, dans sa revendication d'une souveraineté enveloppante (*umfassender*), détruisant toutes les autonomies'. C'est dans ce sens, souligne Forsthoff joyeusement, que 'le Führer l'a faite sienne dans son Discours au Congrès Allemand des Juristes (2 Octobre 1933)' (4)

1) FAYE, 1972 a, p. 7.

2) FAYE, 1972 b, p. 58.

3) *Edition définitive des Oeuvres et Discours*, trad. Maria Croci, Flammarion, T VI, cité in FAYE, 1972 b, p. 58-59.

4) FAYE, 1972 b, p. 56-57.

Suivre le tracé de ces formules, les saisir dans leur circulation et noter leurs transformations propres, mais aussi leurs effets (rendre acceptable "la langue de l'extermination"¹⁾), voilà la méthode que FAYE se donne pour "voir se tracer le dessin des langues idéologiques sur les continents politiques italien et allemand de l'entre-deux-guerres."²⁾ Ces transformations, FAYE les suit également dans la circulation de l'antithèse, car

prendre pour double fil conducteur les circulations de l'*antithèses* et celles de la *formule*, c'est voir se produire et s'inscrire un espace de configuration bien déterminé: une topographie abstraite (sans "mesures") des distances et des voisinages - et de ce que Rauschnig en particulier a appelé des oppositions diamétrales. (3)

Ainsi le relevé des usagers de la formule d'une part, celui des usagers de l'antithèse d'autre part va permettre à FAYE de montrer comment "la bataille autour des 'mots' propagés traduit ici une lutte des *groupes* armés - ou des partenaires du pouvoir social"⁴⁾ et comment on peut voir s'engendrer "à l'intérieur de l'ensemble de récits idéologiques que parcourent en divers sens les tracés de l'antithèse et de la formule"⁵⁾ des signifiants aussi fondamentaux que "Konservative Revolution", "Drittes Reich", "Totalitär".

Mais suivons maintenant de plus près ces rapports paradoxaux entre la constitution de l'antithèse et celle de la formule.

En Italie d'abord, Gentile use pour la première fois en 1924 de cette "hardiesse de langage" pour appeler à une révolution en la décrivant comme conservatrice:

telle est la foi de Benito Mussolini, Messieurs, notre foi. Foi monarchique, foi loyalement conservatrice, mais foi qui est aussi courageusement constructive (...). Et pourtant ces problèmes (...)

1) FAYE, 1972 a, p. 7.

2) FAYE, 1972 a, p. 6.

3) FAYE, 1972 a, p. 15.

4) FAYE, 1972 b, p. 72.

5) FAYE, 1972 b, p. 73.

après deux années de gouvernement qui ont voulu être celles d'une réorganisation essentiellement conservatrice pour la vie du pays (...), si l'on veut les résoudre dans leurs termes fondamentaux, il faudra bien pour eux réaliser une révolution (1)

Deux ans plus tard, le fasciste Rocco décrit, à l'inverse, comme révolution ce qui doit être fondamentalement le maintien de l'ordre:

Pareille à l'abeille qui meurt en engendrant, la révolution comme telle s'éteint, quand l'ordre nouveau est créé. A ce moment la révolution est devenue - qu'on me permette l'antithèse - conservatrice. (2)

D'un côté réaliser une révolution pour créer l'ordre nouveau (essentiellement conservateur) (Gentile) / de l'autre désigner la révolution comme essentiellement conservatrice (Rocco) en marquant ainsi dans la narration comme dans les faits l'achèvement de la réorganisation fasciste essentiellement conservatrice (création de l'ordre nouveau, mise sur pied de l'Etat total):

Chaque fois, l'un des deux éléments de l'antithèse appartient à la narration de ce qui s'est accompli; l'autre, à la résolution d'agir et à la 'volonté' du but décrit. Après deux années de pouvoir on peut raconter celles-ci en termes de 'réorganisation conservatrice', mais pour décider qu'il *faudra* bien 'réaliser une révolution' - selon Gentile. A l'inverse, - selon Rocco - *on parle* 'aujourd'hui de révolution' au sens fasciste du mot, mais le *but* en est 'de créer' c'est-à-dire de se révéler ou d'être déjà 'devenue conservatrice'. (3)

Cette transformation de l'antithèse fait apparaître les procédés qui concourent dans deux moments historiques successifs à décrire et par là-même à rendre possible ou acceptable une série d'actions et d'événements. "Dans l'antithèse de Rocco comme dans celle de Gentile, le passage d'un terme à l'autre de l'opposition nous introduit dans *la génération, par le récit idéologique lui-même, de l'action politique 'voulue'*". 3)

1) Discours de Gentile prononcé le 28 octobre 1924 pour le second anniversaire de la Marche sur Rome. Cité par FAYE in 1972 b, p. 63.

2) Introduction de Rocco à son rapport intitulé "La Transformation de l'Etat", 1927, cité par FAYE in 1972b, p. 63.

3) FAYE, 1972 b, p. 64.

En Allemagne la circulation de l'antithèse et ses rapports à la formule sont plus complexes. La "Konservative Revolution" parcourt tout le champ idéologique de la Droite allemande dès l'année 21 et jusqu'au delà de l'an 34, avec l'affirmation de Hitler en 1936 "Ich bin der konservativste Revolutionär der Welt"¹⁾

FAYE suit les entrecroisements multiples dans divers textes, littéraires, philosophiques et politiques de cette antithèse qui finira par opérer un renversement total, le terme de *révolution* devenant, dans "la lettre des énoncés propres aux narrateurs actifs"²⁾, synonyme de *contre-révolution*:

Nous nommons Révolution conservatrice le nouveau prendre-garde, attentif à toutes lois et valeurs élémentaires sans lesquelles l'homme perd son rattachement à la nature et à Dieu, et ne peut construire un ordre vrai. (2)

Et voici ce qu'est ce prétendu ordre vrai:

A la place de l'égalité, la valeur (...) intérieure; à la place du sentiment social, la construction juste d'une société hiérarchique; à la place du vote mécanique, la croissance organique du *Führer*; à la place de la contrainte bureaucratique, la responsabilité intérieure de l'auto-administration authentique; à la place du bonheur des masses le droit à la personnalité du *Volck*. (3)

Le récit sociologique de FAYE nous introduit ici dans cette bataille complexe autour de l'antithèse qui opposera dans les années trente divers groupes d'extrême-droite et nous apprend comment les luttes idéologiques menées autour de cette antithèse vont finalement engendrer des discours contradictoires autour desquels se regrouperont au sein du national socialisme les divers pôles représentés par les conservateurs, les nationalistes, les racistes, ... Bataille autour d'un mot, mais ba-

1) *Wölkischer Beobachter*, 6 juin 1936, cité par FAYE in 1972 b, p. 68.

2) FAYE, 1972 b, p. 85.

3) FAYE, 1972 b, p. 85.

taille qui en fin de compte est une lutte acharnée entre groupes armés, au point que l'un des usagers de la formule, Edgar Jung consignera sa propre mort au moment où l'interprétation "jeune conservateur" qu'il donne de l'antithèse s'avèrera dans les faits inacceptable aux yeux de ceux-là même qui détiennent le pouvoir (total); en l'occurrence ce sera Gritzbach, le secrétaire d'Etat, celui-là même qui développa l'antithèse dans un sens très précis - "conservateur, au sens de la doctrine de l'Etat chez Hitler (...). Révolutionnaire, dans l'affirmation de tous les droits du camarade de race (Volksgenossen) national-socialiste (...)"¹⁾ - qui signera l'arrêt de mort de Jung en inscrivant en juin 34 son nom sur la liste des proscrits qui seront exécutés au cours de la nuit des longs couteaux.

Suivant les divers tracés de l'antithèse et de la formule, FAYE esquisse ainsi une topologie des énoncés politiques dont il propose même un essai de formalisation, permettant de faire voir comment se multiplie "l'énergie" des langages, c'est-à-dire leur crédibilité. Il montrera comment, parmi "les plus obscurs réci-tants, il arrivera que les plus "nuls" d'entre eux soient les mieux placés pour (...) prononcer"²⁾ la langue de l'extermination.

Il faut souligner ici deux points:

- Comme discipline empirique, la sociologie des langages "doit lier le champ et l'émission des langages au champ des groupes sociaux et, plus fondamentalement, des classes sociales en lutte ou en guerre déclarée"³⁾. Il s'agit, en d'autres termes de capter les chaînes de langage dans leur ancrage social et de saisir la jointure du langage et de l'action en montrant com-

1) FAYE, 1972 b, p. 87.

2) FAYE, 1972 a, p. 10.

3) FAYE, 1973 a, p. 39.

ment, dans l'histoire, le langage est à chaque moment l'action même et sa performance, sans qu'il revête nécessairement les formes grammaticales spécifiques du performatif tel que le définissait notamment Austin. En ce sens la formule et l'antithèse ne sont pas pour FAYE seulement éclairantes ou révélatrices de certains rapports de forces sociaux, mais aussi productrices de "Wirkung", d'effets sociaux: l'histoire tend à être produite par son propre récit, ou plus précisément par ses effets de récits. Cela ne signifie pas cependant "que c'est la narration qui fait l'histoire"¹⁾, mais simplement qu'elle se découvre (...) à nous comme *groupe de narrations*, ou de versions narratives: groupe qui construit les structures sous-jacentes à partir de quoi procède et se développe le procès de l'acceptabilité"¹⁾. Nous y reviendrons.

- La démarche empirique de FAYE cherche à rendre compte du fait actif du langage, à mettre à découvert comment le récit transforme cela même qu'il rapporte ou raconte afin de dégager les "prodigieuses caches d'énergie"²⁾ du langage. Contrairement à la sociologie de la connaissance de Mannheim qui admet arbitrairement une correspondance immédiate entre des situations sociales données et des "idées", le récit sociologique de FAYE - à la fois récit et *critique* de la fonction récitative - cherche à saisir les champs sociaux et les champs linguistiques dans leurs rapports complexes et leurs déplacements connexes et réciproques.

S'appuyant sur une image, FAYE traite les effets sociaux produits par le langage en termes d'énergie ou de crédibilité:

Suivre les tracés du *langage*, c'est relever des énergies ou des crédibilités *sociales*. La chambre de Wilson est aussi ce lieu expérimental de la physique des

1) FAYE, 1972 a, p. 7.

2) FAYE, 1973 a, p. 90.

particules, où le seul déplacement des tracés *lumineux* traduit les structures formelles des éléments et les transformations de leur énergie *matérielle*. Ici le scintillement des termes -mots, phrases, séquences - et l'empreinte du discours entier traduisent les rapports et les déplacements de rapports entre les groupes où s'échangent, et qui échangent, ces langages. (1)

La relation qui s'établit entre "l'émission de langage et ces *corps* sociaux qui l'échangent"²⁾ est selon FAYE, semblable à celle qui a lieu entre l'émission lumineuse et les corps matériels.

Quelque chose de comparable à la relation qui se constitue entre la topologie (et l'algèbre) des éléments formels d'une part, et de l'autre la physique des corps ou des particules matérielles, vient transparaître ici: entre la syntaxe des versions ou des récits idéologiques, et la sociologie des groupes d'échangistes et de changeurs. La sémantique (et la syntaxe) de l'histoire ne cessant de se déterminer dans une sociologie des langages. (2)

L'image à laquelle recourt FAYE est, selon lui, plus qu'une simple métaphore; l'analogie porte y compris sur la méthode. Bien plus: elle fonde le choix fondamental de se situer sur le terrain du "langage pour analyser et "mesurer" les déplacements des forces sociales, et répond par avance à ceux qui pourraient taxer ce choix d'idéalisme. En effet, reprocherait-on "aux physiciens d'analyser la trajectoire des particules matérielles à travers le ricochet indirect de leur "sillage" lumineux dans la chambre de Wilson, c'est-à-dire à travers leurs contre-coups sur les particules électromagnétiques"³⁾ quand on sait qu'il est matériellement impossible de construire à partir des seuls effets lumineux des expérimentations perceptibles pour nos sens? De même ce n'est pas contredire la conception matérialiste de l'histoire que de tenter de saisir "*le détail*

1) FAYE, 1972 b, p. 69.

2) FAYE, 1972 b, p. 70.

3) FAYE, 1973 a, p. 124.

des mouvements sociaux"¹⁾ des années 30 à partir des récits et de leurs "seuls registres perceptibles dont nous disposons"¹⁾, puisqu'il est *matériellement* impossible de "percevoir directement les réactions de l'"ouvrier allemand " en 1932"¹⁾. "C'est au contraire *la mettre en application*"¹⁾, à condition, bien sûr, de ne pas considérer ces récits comme reflets immédiats de la situation historique et sociale dont ils sont le produit, mais d'en faire une lecture ou narration critique.

"C'est la *critique de la fonction narrative* qui ouvre la possibilité d'une théorie des champs de l'histoire: des champs linguistiques et des champs sociaux, dans leurs rapports de déplacements connexes et réciproques"²⁾. Plus généralement, c'est *la Critique de l'économie narrative* "qui pourrait soumettre à son analyse les *renversements des effets* de langage, caractéristiques de notre époque"³⁾: c'est elle qui, en dernière instance, explique comment "le langage des 'nationaux-révolutionnaires' [a fourni] une large part de sa crédibilité au discours et à l'action des nazis pour écraser le mouvement ouvrier allemand"³⁾.

1) FAYE, 1973 a, p. 124.

2) FAYE, 1972 b, p. 71.

3) FAYE, 1973 a, p. 86.

3) Vers une narratique générale: le procès de la mise en acceptabilité

A travers sa critique de l'économie narrative FAYE met donc en évidence un champ théorique qu'il construit à partir de sa démarche empirique. Ce champ est celui d'une *narratique générale*, qui vient articuler la théorie de la production du langage d'écriture, ou ce que l'on nomme depuis Aristote la poétique, et la théorie générale de la production et de la circulation économique. C'est dans ce domaine mitoyen qu'il faut situer les enjeux théoriques de l'histoire même et des pratiques qui s'y rapportent.

Ce domaine d'une narratique générale déborde largement celui de la sémiologie dont les limites ne permettent pas de mettre à nu les véritables enjeux, théoriques et politiques, qui peuvent devenir très lourds de conséquences, comme FAYE le montre à propos des langages totalitaires.

Ces enjeux ne surgissent dans toute la force de leur paradoxe qu'aux confins improbables entre une 'poétique de la langue' et une 'critique de l'économie politique' - si l'on veut marquer au maximum les bords opposés de cette jointure. Entendant par là, d'une part, l'analyse des *formes du langage* qui tente de saisir leurs procédés de production et de transmission et qui s'applique, au-delà des unités linguistiques, à des énoncés entiers - et de l'autre, la critique des *formes sociales* de production et d'échange. (1)

En suivant, comme précédemment, le surséant de FAYE, nous dégagerons maintenant les principes et les méthodes de sa narratique générale, et nous montrerons notamment comment il lie étroitement la constitution de ce domaine à la naissance d'une linguistique scientifique, en posant l'hypothèse forte d'une *narratique générative*.

1) FAYE, 1972 b, p. 104.

Dans la troisième partie de son ouvrage, FAYE développe la notion de narration comme *langage actif et rapportant son objet*. Il montre comment le 9 Thermidor par exemple, journée décisive de la Révolution française, ne fut pas seulement marqué par une série d'événements déterminants, mais qu'il se déroula à travers des récits qui, heure par heure, émaillèrent les diverses actions, en les transformant et en s'y intégrant en tant qu'actions mêmes. C'est d'abord le récit à la Convention de l'arrestation de Robespierre, puis le récit de la révolte armée de la commune et des députés rebelles que la Convention déclare hors-la-loi; c'est ensuite l'adresse au Peuple français où sont retracés les événements de la journée; c'est enfin la proclamation par l'armée conventionnelle du décret mettant hors-la-loi les conjurés, au nom de "la souveraineté du peuple", concept décisif qui donna son efficacité à la proclamation.

FAYE montre que chacun de ces récits portait avec lui "plusieurs degrés, ou puissances, de la narrativité"¹⁾: tous stratégiquement efficaces, à des degrés divers, ils accumulent, à travers leur circulation et les événements qu'ils rapportent, des puissances narratives qui en font ce qu'il nomme des récits *idéologiques*.

Mais ces "puissances narratives" ne sont inscrites ni dans les mots ni dans la langue: elles sont produites par la mise en relation entre les "Idées" que le discours véhicule et les intérêts réels de ceux qui les écoutent et les transmettent à leur tour. Car comme le disait déjà Barnave dans son discours du 15 juillet 1791 "ce ne sont pas les idées métaphysiques qui entraînent les masses dans la carrière des révolutions, mais bien les intérêts réels"²⁾.

1) FAYE, 1972 b, p. 105.

2) FAYE, 1972 b, p. 106.

Ainsi se découvre un procès à plusieurs niveaux - celui des *idées* ne faisant que recouvrir le niveau plus profond qui le détermine ou l'"entraîne" effectivement: celui des *intérêts réels*. (1)

Le niveau narratif (idéologique) met en forme en le transformant le niveau plus profond qui le produit. Il le recouvre et à la fois le dévoile en l'énonçant. Bien plus il *produit* un effet sur le niveau même qu'il décèle. Cet effet de la narration idéologique sur le niveau profond des intérêts réels, c'est ce que FAYE nomme *la mise en acceptabilité*. Nous y reviendrons, mais il faut auparavant explorer les conséquences d'une théorie de la narration sur la théorie de l'histoire et comprendre le déplacement de méthode qu'implique cette reconnaissance primordiale chez FAYE que "la lutte des classes (...) s'articule aussi, et même principalement, dans le discours, dans le langage, dans la 'narration idéologique'"²⁾.

Narration et histoire: versions actives et récit vrai

L'histoire, c'est cette narration qui se sait. Mais déjà le *narrator*, le *narus* est connaissant, et sa pratique est celle qui constitue la connaissance dans son mouvement tout premier: son *rapporter* est ce qui rend possible tout rapport. (3)

L'historien cherche à entrer dans la narration primitive de manière conséquente: face à la multiplicité des versions d'un fait, il cherche à établir rétrospectivement la variante "vraie", effaçant tous les récits au profit du sien. Le but du *récit historien* ou *historisant* est d'établir la vérité par "la coïncidence de deux ou plusieurs variantes narratives, distinctes dans leur source"⁴⁾; ce récit se présente en fin de comp-

1) FAYE, 1972 b, p. 107.

2) FAYE, 1973 a, p. 90.

3) FAYE, 1972 b, p. 107

4) FAYE, 1972 b, p. 108.

te (ou conte) comme un "récit unifié, véritable portrait-robot obtenu par la superposition des traits".¹⁾ Dans le récit historique les diverses variantes s'abolissent ainsi dans l'établissement du fait à narrer, ou, si elles coexistent, une seule peut entrer dans le récit "vrai". A la question: qui a mis le feu au Reichstag? , l'historien ne peut sans contradiction répondre à la fois: ce sont les communistes et van der Lubbe (version nazie); les SA de Göring, y compris van der Lubbe (version de l'Internationale communiste) et, c'est van der Lubbe seul (version de F. Tobias).

Le procès de la narration primitive, au contraire, se situe en-deçà de la question du vrai: elle est ce qui rend possible le récit historique et constitue "la trame multiple par quoi la suite réelle de l'événement s'est elle-même engendrée"²⁾. A ce niveau toutes les versions agissent concurremment.

Si une seule des (...) variantes narratives du même fait est 'vraie', en revanche une variante 'fausse' peut être en même temps une version extraordinairement *active*: c'est le cas de la version nazie, émise et propagée immédiatement par Göring, et qui produit aussitôt le déchaînement de la 'nationale Revolution', l'interdiction du parti communiste et, de proche en proche, l'instauration en Allemagne de l'*Einparteistaat* de l'Etat à parti unique. (3)

Si l'on se place au plan des narrations primitives, on peut dire qu'ici il n'y a jamais d'effacement des versions, mais seulement des effets de transformations qui peuvent se situer hors langage ou dans le langage. Les historiens, au sens traditionnel du terme, ont toujours oblitéré "cette trame des *narrations génératives* [des narrations superposées et contradictoires] sous le texte terminal du *récit historique*"²⁾; ils ont omis ce procès

1) FAYE, 1972 b, p. 108.

2) FAYE, 1972 b, p. 109.

3) FAYE, 1972 a, p. 8.

fondamental de l'histoire, "omission d'autant plus lourde, à mesure que ce procès se trame d'une façon toujours plus prégnante: le propre de la modernité est cette force, toujours plus dangereuse, de l'engendrement narratif."¹⁾ La "vérité" de l'histoire ce serait dès lors "à la fois, et contradictoirement en apparence, de ramener à une seule les variantes du même *fait* - mais aussi de retracer dans leur ensemble les multiples versions de la narration primitive comme porteuse d'*effets*."²⁾

La science de l'histoire devra par conséquent tenir compte du fait essentiel, que "le procès fondamental de l'histoire se déploie sur plusieurs niveaux en même temps. [Qu']il est la chaîne des langages, et de ses 'idées'; et en même temps (...) la suite des intérêts réels."³⁾

Poursuivant sa démarche, FAYE repère alors un paradoxe: la fiction elle-même, sous forme de fables, de contes ou de mythes, appartient aussi au procès de la narration primitive. Or "c'est la narration fictive, et elle seule jusqu'à présent, qui a pu faire l'objet d'une analyse structurale formalisée. Elle seule, qui est fiction ou plaisanterie, est susceptible de science rigoureuse et de formalisation"⁴⁾, alors que le récit historique, la narration "vraie", qui se propose de décrire le "réel" "ne relève que d'un discours littéraire condamné à se mouvoir dans la langue naturelle du récit".⁴⁾ En d'autres termes, il n'existe pas de métalangue distincte de la langue du récit qui permette de décrire la pratique du récit portant sur le réel. C'est en se fondant sur ce paradoxe, qu'il accepte comme tel, que FAYE se propose non pas de construire une "analyse structurale", formalisante, du récit historique, mais de décrire les interac-

1) FAYE, 1972 b, p. 109.

2) FAYE, 1972 b, p. 111.

3) FAYE, 1972 b, p. 110.

4) FAYE, 1972 b, p. 112.

tions entre les structures narratives - peu importe ici qu'elles soient fictives ou non - et le champ des événements historiques, ou, en d'autres termes, les effets réciproques des récits sur les actions mêmes. Et ce n'est pas une analyse structurale, aussi fine fût-elle, qui pourrait rendre compte de la "Wirkung" de certains textes de récits, mais bien l'analyse de leur circulation et de leur transformation dans l'espace historique.

On peut voir là sans doute l'esquisse d'une théorie des textes qui déborde largement les cadres et les objectifs de la méthode littéraire et qui échappe par ailleurs au dilemme traditionnel entre littérature et histoire: soit pratiquer le "culte du 'texte'"¹⁾ en idéalisant l'objet-texte comme unité fermée sur elle-même, porteuse de son propre sens, soit réduire le texte à un simple matériau, lieu neutre, reflet de la réalité économique et sociale et tomber ainsi dans le piège de "la conception naïvement mécaniste du 'déterminisme économique'"¹⁾.

La mise en acceptabilité

Il est clair que ce n'est pas une analyse structurale qui pourra faire ressortir dans l'espace historique les effets redoutables que peuvent avoir même des contes tels que les récits *völkische* de Wagner par exemple; mais comment donc saisir et mesurer ces effets, cette Wirkung? et que signifie au juste la Wirkung d'un récit, d'une narration? C'est ici que FAYE avance la notion, empruntée à Chomsky, d'*acceptabilité*. Secondaire et avant tout théorique chez Chomsky, cette notion est au contraire centrale dans la théorie fayenne du récit. Elle vise à rendre compte d'un processus qui doit être décrit à la fois en termes de fonctionnement linguistique et en termes historiques, économiques et politiques pour répondre

1) FAYE, 1972 b, p. 130.

à la triple question qui forme le noeud de la recherche de FAYE:

- comment le langage d'une petite secte nationaliste a-t-il pu s'amplifier et se transformer pour devenir *acceptable*, c'est-à-dire pour venir le langage même d'une majorité du peuple allemand?
- mais en même temps comment, dans une situation économique critique, ce petit groupe, étranger à toute préoccupation économique, a-t-il pu rendre *acceptable* sa solution (le réarmement) à la crise des années trente?
- enfin comment la "solution finale" (les exterminations) est-elle devenue *acceptable* "pour 'le peuple de la philosophie', le peuple allemand"?¹⁾

FAYE puise le modèle de cette mise en acceptabilité dans la théorie des grammaires génératives de Chomsky "dont les 'structures profondes' constituent un *underlying process*, qui détermine la structure superficielle des énoncés effectifs, par l'intermédiaire des règles de transformation".²⁾ Il précise qu'il ne s'agit pas "de 'traduire' le corpus entier des énoncés de la nationale Bewegung en 'arbres' et indicateurs syntagmatiques"³⁾, traitement qui serait d'ailleurs contraire aux modèles mêmes de Chomsky pour qui

ce n'est pas l'inventaire d'un corpus fini qui est éclairant, mais la saisie de sa *machine à produire*, de son 'device for producing'. Autrement dit de la *compétence* qu'elle donne au locuteur, en le rendant capable de produire, avec un nombre fini d'éléments, un nombre infini d'énoncés. (3)

De même dans l'exemple des langages totalitaires, ce qui compte "c'est la 'compétence' donnée à qui en devient le porteur"; en ce sens il s'agit moins de découvrir et de mettre à nu une syntaxe politique, qui apparaîtrait "comme surdéterminée par rapport à la syntaxe de la langue

1) FAYE, 1973 a, p. 53.

2) FAYE, 1973 a, p. 55-56.

3) FAYE, 1973 a, p. 56.

allemande¹⁾, que de décrire des structures profondes, comparable à celles de la théorie de Halle et Keyser qui, dans la linguistique de la prosodie, les décrivent comme une succession de positions qui toutes peuvent avoir plusieurs 'valeurs' possibles²⁾. S'appuyant sur ce modèle, FAYE distingue dans les narrations successives du mouvement nazi des "positions" - positions sociales, positions de classes - qui scandent, ou qui structurent l'ensemble du champ des discours de l'extrême droite allemande. Ces positions assumées par des groupes ou des individus, se déplacent les unes par rapport aux autres et forment à chaque moment une figure, une "topographie" qui définirait la structure profonde des divers langages en circulation dans les années trente. Quant à la structure de surface, elle "ne serait autre que le texte général ou plutôt la partition entière des énoncés narratifs, l'entière surface du discours idéologique, produite par cette 'cartographie'. Tous contemporains les uns des autres (...) ils constituent les figures qui rendent *énonçables* - et *acceptables* - certaines décisions ou certaines combinaisons dans les décisions."³⁾ L'hypothèse d'une structure profonde du langage -généralive- répond selon FAYE "aux modèles des 'prosodies du déplacement', dans lesquelles (...) les formes fixes ne jouent qu'un rôle de repère ou de marque"⁴⁾; elle a en outre l'avantage de souligner claire-

1) FAYE, 1973 a, p. 56-57.

2) Cf. Morris Halle and Samuel J. Keyser *Chaucer and the Study of Prosody*, College English, XXVII, 1966, p. 187-219.

Par cette étude du mètre iambique de Chaucer, les 2 auteurs apportent une contribution importante et originale à l'analyse des faits métriques. Ils inaugurent une théorie, mettant en jeu des hypothèses nouvelles sur une *métrique générative*. Ils postulent notamment l'existence d'une structure superficielle du vers iambique, réalisée par le vers lui-même, et d'une structure profonde, réalisée par une succession diocrite de *positions*, accentuées/ non accentuées, qui définit le rythme iambique.

3) FAYE, 1972 a, p. 9

4) FAYE, 1972 b, p. 115.

ment que ce ne sont pas les idées ni même les transformations successives du discours qui font ou sont l'action.

Ce n'est pas la combinaison de la narration de Saint-Just et de celle de Tallien, et la série entière des discours successifs, qui arrêtent Robespierre, c'est la main des huissiers. Ce n'est pas le développement simultanément du discours de Jung-Papen et des déclarations de Röhm, qui tue Edgar Jung et Röhm à la fois, ce sont les armes des SS. Mais là comme ici un champ de langage se constitue, qui débouche sur *l'acceptabilité* des décisions. (1)

C'est la constitution de ces champs, qui se réalisent par une série discontinue de positions, qu'il s'agit d'explorer "par cela même qui les éclaire et les explore immédiatement: la fonction narrative du discours".¹⁾

Décrire ces positions relatives et l'engendrement à partir d'elles des discours narratifs qui racontent et transforment l'histoire, voilà donc l'objet d'une narratique générale, critique de l'économie générale du langage et de l'action, constituant à la fois une sémantique théorique de l'histoire et une sociologie empirique des langages dans sa démarche.

Dans la perspective de cette *critique*, qui elle-même doit se faire de part en part narrative, c'est ainsi que la sociologie *des langages*, comme discipline empirique, va tendre à se renverser dans une sémantique *de l'histoire*, comme discipline théorique du rapport entre histoire et langage. (2)

Et l'enjeu en vaut la peine. En effet: la science de l'histoire,

cette science limite qui est à faire, cette science 'totale' qui *n'existe pas*, elle est (...) [aux yeux de FAYE] notre dernier recours face à 'l'Etat total' qui, lui, existe fort bien, et même toujours davantage sous nos yeux. (2)

Les perspectives ouvertes par une narratique générale ne s'arrêtent donc de toute évidence pas à l'étude des langa-

1) FAYE, 1972 b, p. 112.

2) FAYE, 1973 a, p. 62.

ges totalitaires de l'entre-deux-guerre allemand. Même si cette période offrait à l'étude une visibilité particulièrement claire des effets narratifs, FAYE ne s'y est pas arrêté pour cette raison, mais parce que dans le langage totalitaire et dans ses effets, ce qui se repère, c'est en fait une contre-révolution, c'est-à-dire en un certain sens un blocage violent de l'histoire, toujours menaçant.

A cet égard FAYE incite à poursuivre le travail sur d'autres périodes, et d'abord, au premier chef, sur octobre 17 comme période révolutionnaire où, de l'"immense circulation d'énoncés, de leur trame narrative enveloppant, instant par instant, l'action et l'événement 'réel', on verrait ressortir les coupures des points de décision énonçable."¹⁾ L'espace historique que mettrait à découvert une telle étude serait à la fois "comparable, en richesse sémantique, à la 'rose des vents' de la Nationalbewegung allemande des années trente - et bien supérieur évidemment par les enjeux historiques qui s'y trouveraient désignés."²⁾ Une exploration systématique du champ de l'octobre russe³⁾ ou de la Révolution Culturelle chinoise, une narration critique portant sur *une révolution libératrice* plutôt que sur ces contre-révolutions, violentes et catastrophiques à l'échelle planétaire, que résumait la mise sur pied de l'état total et les exterminations arbitraires et massives de l'Allemagne des années trente ou, plus récemment, les événements du septembre chilien, permettrait là aussi "d'explorer de façon exacte l'articulation de l'histoire et le pouvoir de la narration"⁴⁾, mais en montrant, cette fois, que *le langage* ce "plus dangereux

1) FAYE, 1972 b, p. 116.

2) FAYE, 1972 b, p. 117.

3) Il ne faudrait pas oublier ici que si la révolution russe a ouvert des espoirs elle a été suivie aussi de la terreur stalinienne qui mériterait une exploration scientifique, afin de ne pas laisser à la seule propagande anti-

de tous les biens"¹⁾ peut aussi être *le plus précieux de tous les biens*. Une telle exploration révélerait non pas "le danger de l'histoire", mais bien son espoir. Esprit de tous ceux qui "ont introduit dans la langue du socialisme scientifique la référence au visage humain"²⁾ et qui, contre la mort et la barbarie, luttent pour la vie et le socialisme.

Suite de la note 3, p. 44: communiste, pour qui communisme, stalinisme et totalitarisme sont aynonymes, le soin "d'expliquer" les effets de ce que le XXème Congrès du PCUS a trop sobrement convenu d'appeler "le culte de la personnalité".

4) FAYE, 1972 b, p. 130.

1) FAYE, 1972 a, p. 10.

2) FAYE, 1972 b, p. 135.

BIBLIOGRAPHIE

FAYE, J.P.

- 1972 a: *Langages totalitaires*, critique de la raison narrative, Hermann, Paris, 1972, 771p.
- 1972 b: *Théorie du récit*, introduction aux 'langages totalitaires', Hermann, Paris, coll. Savoir, 1972, 140p.
- 1973 a: *La critique du langage et son économie*, éd. Galilée, Série 'Langue 1', 1973, 187p.
- 1973 b: *Lutte de classes à Dunkerque*, les morts, les mots, les appareils d'état, éd. Galilée, Série 'Luttes 1', 1973, 132p, Cahiers LUTTES Jean Pierre FAYE et André VELTER.
- 1974 : *L'Archipel Bloodbath*, in Chomsky et Herman, *Bains de sang*, coll. Change, Seghers/Laffont, Paris, 1974, p. 7-21.